

# UN LIEU ÉPISTÉMOLOGIQUE POUR L'ANALYSE DE LA SUBJECTIVITÉ DANS L'ACTIVITÉ DE TRAVAIL

*Marlene TEIXEIRA*

## **1. Introduction**

Selon la perspective ergologique, l'activité humaine ne peut pas être, sans réduction, purement assimilée à des comportements observables ; elle est définie par la dimension symbolique, aussi le langage y occupe-t-il une place centrale. Il n'est pas étonnant alors que la compétence disciplinaire du linguiste soit sollicitée pour intégrer la réflexion sur l'activité de travail. Mais quelle(s) linguistique(s) aurait (auraient) de quoi dire aux études ergologiques sur l'expérience du travail ? Cette question est justifiée par le fait que la linguistique actuelle est une discipline divisée en plusieurs domaines qui sont organisés autour de deux grands axes.

Le premier axe s'intéresse à la production de connaissance objective et explicative ; elle progresse par spécialisation ; elle est plus « rigoureuse » car son objet est réduit à ce qui peut « entrer » dans un modèle hégémonique de rationalité. Le second axe a pour but de regarder le langage en usage, préférant des méthodes qualitatives à des méthodes quantitatives, développant diverses études de nature interactionniste, herméneutique, pragmatique, socio-cognitiviste, entre autres, mais qui tentent toutes de chercher des régularités capables de créer un savoir positif.

Les études ergologiques se préoccupent des relations difficiles entre l'activité et le langage, de l'impossibilité pour les êtres humains de « mettre tout en mots ». Car comme le souligne Yves Schwartz, dans le passage entre le dire et le faire apparaît le « corps-soi », entité énigmatique qui comprend l'intelligence, le système nerveux, les règlements, l'histoire, ainsi que l'inconscient de « type psychanalytique » qui agit dans notre vie de travail, comme dans notre vie en général [9, p. 146].

En outre, l'ergologie est une création collective, qui n'est pas conforme au modèle classique du « faire scientifique » ; elle est un exercice de pensée qui cherche à produire des connaissances sans neutraliser les conditions singulières liées à l'*ici et maintenant* dans lesquelles s'opère l'activité de travail. Elle

accepte donc le défi de regarder l'activité comme intrinsèquement constituée par une « matière étrangère » [3, p. 6].

Pour s'engager dans cet effort multidisciplinaire, nécessaire à la compréhension de la complexité intrinsèque à l'activité humaine de travail, le linguiste est obligé de sortir du « confort » d'un faire scientifique qui, au nom de la rigueur, se concentre principalement sur les lois générales, sur la mise en place de constantes et d'invariants caractérisant l'objet à connaître. Sa conception du langage devra se distancier de l'idée de « *science harmonieuse, mythe de la modernité, où l'ignorance, l'anxiété, l'inhibition ou le symptôme ne trouvent pas de lieu* »<sup>1</sup> [10, p. 116].

La théorie énonciative du langage d'Émile Benveniste, par sa sensibilité à la présence de l'homme dans la langue, converge avec le mouvement qui tente de rendre à la science sa rencontre avec la pulsion de la vie, c'est-à-dire, qui tente d'en faire un lieu où le savoir sur le langage en « désadhérence » se trouve étroitement lié à la situation vécue *ici et maintenant*. L'objectif de ce texte est donc de présenter la spécificité de la théorie du langage de Benveniste et la façon dont elle peut, en

---

<sup>1</sup> Je fais allusion ici aux perspectives qui comprennent sa portée disciplinaire en tant que circonscrite à l'étude de la langue en soi et par soi-même (au sens du structuralisme) ou à l'étude de la compétence innée d'un locuteur-auditeur idéal (au sens du générativisme).

considérant son objet comme une « matière étrangère », se conjuguer avec l'ergologie et la psychanalyse.

## **2. Le savoir sur l'énonciation comporte une « matière étrangère »**

La théorie énonciative d'Émile Benveniste décrit le langage par rapport à la singularité de l'usage qu'en fait le sujet parlant dans une situation donnée. Elle s'intéresse à l'acte qui met la langue en fonctionnement, à la façon dont le locuteur se l'approprie pour se mettre en rapport avec l'autre et avec le monde. Elle suppose que la conversion de la langue en discours n'est possible que par un acte qui implique le sujet, ce qui signifie que l'entrée de l'homme dans la langue la transforme radicalement.

La différence entre cette théorie et d'autres théories qui se concentrent sur l'usage de la langue, est qu'elle n'ignore pas qu'un système formel (un ensemble de normes) se trouve à la base de l'énonciation, et que dans l'acte d'énonciation, le parlant le (ré)organise dans un style particulier, le renormalise.

Dans le procès d'étude du langage, les concepts qu'utilise Benveniste le rapproche de ce que l'ergologie appelle « adhérence locale » [6, p 23], qui permet de configurer des savoirs à partir de l'acte d'énonciation. Sans abandonner les concepts construits en « désadhérence », c'est-à-dire neutres par rapport à l'*ici et maintenant*, il les (re)formule de façon à les rendre capables de « surprendre » l'intervention de la subjectivité dans des situations d'usage du langage.

Dans cette perspective, le linguiste laisse le terrain « sûr » de l'étude du système des signes, fermé dans son immanence, pour se trouver confronté à une « matière étrangère » qui le prive de la maîtrise complète de son objet. C'est là un premier point sur lequel la théorie de Benveniste converge avec l'ergologie.

En plus d'accueillir en son objet ce qui dépasse le strict système de la langue, la pensée de Benveniste est en résonance avec la perspective ergologique pour d'autres raisons que nous allons développer en trois points : la mise en place du problème comme un mode de penser ; la compréhension du fait que, bien avant de communiquer, le langage sert à vivre ; l'intégration de sa théorie du langage au projet d'une science générale de l'homme.

## ***2.1. Le problème comme mode de penser***

Benveniste intitule les deux volumes qui explicitent sa réflexion sur l'homme dans la langue/langage : *Problèmes de Linguistique Générale*<sup>2</sup>. Gérard Dessons montre que le choix du mot « problème » n'est pas sans raison. Pour lui, chez Benveniste, « *l'art de penser, c'est d'abord l'art du problème* ». Dessons souligne que « *l'idée est avant tout que les travaux présentés ne constituent pas des constructions de savoirs, mais des actes d'investigation dans un domaine où le langage n'est pas une positivité à connaître une fois pour toutes, mais une "problématique" à formuler indéfiniment, et nouvellement chaque fois* » [4, p. 10].

En fait, dans le premier paragraphe de la préface de *PLG I* [1], Benveniste se prononce ainsi sur les études réunies dans cet ouvrage : « *Si on les a présentées ici sous la dénomination de "problèmes", c'est qu'elles apportent dans leur ensemble, et chacune pour soi, une contribution à la grande problématique du langage qui s'énonce dans les principaux thèmes traités : on y envisage les relations entre le biologique et le culturel, entre la subjectivité et la socialité, entre le signe et l'objet, entre le symbole et la pensée, et aussi les problèmes de l'analyse intralinguistique* ».

---

<sup>2</sup> Nous dénommerons ces ouvrages *PLG I* (1966) et *PLG II* (1974).

On peut dire que pour Benveniste, le choix du mot « problème » renvoie à une aptitude heuristique, caractérisée par le refus de se détourner de la « matière étrangère » ; c'est un choix pour traiter le phénomène du langage sans vouloir l'appivoiser et le réduire à ce que la raison « supporte » ; c'est une rencontre de l'homme de science avec sa limite, il doit reconnaître dans son objet une dimension énigmatique et même inaccessible à la rationalité.

## **2.2. *Le langage sert à vivre***

Dans un texte de 1967, adressé à des philosophes, Benveniste fait une déclaration inquiétante pour l'ensemble de la linguistique qui se pratiquait à l'époque : « *bien avant de servir à communiquer, le langage sert à vivre* » [2, p. 217].

Il faut préciser que dans la pensée de Benveniste, « langage » n'est pas synonyme de « langue », ni ne peut être confondu avec « discours ». Le langage est défini comme capacité symbolique inhérente à la condition humaine, comme condition de l'existence de l'homme, toujours référé à l'autre, parce que c'est dans une relation intersubjective que le sujet s'institue dans et par le langage : « *Nous n'atteignons jamais l'homme séparé du langage et nous ne le voyons jamais l'inventant. Nous n'atteignons jamais l'homme réduit à lui-même et s'ingéniant à concevoir l'existence de l'autre. C'est*

*un homme parlant que nous trouvons dans le monde, un homme parlant à un autre homme, et le langage enseigne la définition même de l'homme* » [1, p. 259].

La vie est un phénomène entier, profondément ancré dans le présent. La vie est toujours « vivre ici et maintenant ». Une étude qui prend pour objet « le langage qui sert à vivre » ne se limite pas à des concepts qui font abstraction du présent, elle se trouve face à ce que la rationalité, qui recourt à la réduction des phénomènes pour assurer son statut scientifique, considère comme non compréhensible. Voici un autre point qui rapproche la perspective énonciative de la visée ergologique : l'inséparabilité du concept et de la vie<sup>3</sup>.

### ***2.3. Une science générale de l'homme***

La théorie d'énonciation de Benveniste porte le projet d'une science générale de l'homme. Même si elle s'inscrit dans le champ de ce que l'on appelle linguistique, elle ne se limite pas à ce champ.

---

<sup>3</sup> Durrive et Schwartz soulignent que, s'il est nécessaire de distinguer le concept et la vie, il convient, au contraire, de ne pas les séparer [6, p. 24].



Benveniste, lui-même, est tout à fait clair à cet égard, dans sa réponse à la question de Guy Dumur<sup>4</sup> sur ce qui distingue la linguistique de la grammaire, de la philologie et de la phonétique : « *La linguistique prétend englober tout cela et le transcender. Tout ce qui relève du langage est objet de la linguistique* » [2, p. 29]. Dans ce même entretien, il dit que « *le niveau signifiant unit l'ensemble des sciences de l'homme* » [2, p. 38], tout en laissant entrevoir le projet de formation d'une « *grande anthropologie* » (au sens de « science générale de l'homme »). C'est peut-être ce projet qui fait de Benveniste un linguiste à part comme l'affirme Dessons [4, p. 16], en soulignant l'impact des travaux présentés dans *PLG I* et *PLG II* dans le paysage des sciences humaines.

Cela n'est pas sans risques. En effet, selon Chloé Laplantine, « *la prise de risque, la critique, la remise en question du connu, sont des démarches habituelles chez Benveniste* » [8, p. 8]. Il convient de rappeler qu'au moment même où le structuralisme prospérait, cherchant à établir « *par voix de science une connaissance totalisante des choses* » [8, p. 8], Benveniste écrivait que : « *Une méthode aux prises avec les difficultés d'un problème réel se laisse au moins juger sur les solutions qu'elle propose, tandis qu'à raisonner sur des conclusions acquises, on est sûr de gagner sans risque, et de n'enseigner que le connu* » [1, p. 307].

---

<sup>4</sup> Écrivain, critique littéraire, qui a vécu de 1921 à 1991. En 1964, il est devenu collaborateur du magazine *Le Nouvel Observateur* (populairement appelé *Le Nouvel Obs*), où il se distingue en effectuant une série d'entretiens avec des personnalités de premier plan dans le monde de la science et des arts.

L'engagement à ne pas neutraliser l'objet à connaître rapproche Benveniste des perspectives énonciative et ergologique sur la « matière étrangère ». Si l'on ajoute que, dans l'activité de travail intervient l'inconscient compris, selon la psychanalyse d'orientation freudo-lacanienne, comme une « autre scène » qui échappe au sujet parlant, cette synergie intellectuelle gagnera des contours plus nébuleux et énigmatiques. Expliquons nous.

### **3. La *matière étrangère* comme point d'implication entre savoirs**

L'expression « matière étrangère » nous vient de Georges Canguilhem qui pensait que « *La philosophie est une réflexion pour qui toute matière étrangère est bonne et nous dirions volontiers pour qui toute bonne matière doit être étrangère* » [3, p. 6].

Proposons un autre usage de cette expression. Est « matière étrangère » l'ensemble des aspects que les sciences du pôle épistémique cherchent à neutraliser, à déconnecter de toute relation avec l'*ici et maintenant*. Il s'agit du savoir qui dépasse l'objet constitué au sein d'une vision hégémonique de la science, en dehors de toute adhérence locale. La « matière étrangère » est ce qui reste dans la

« boîte noire »<sup>5</sup> des gestes de l'institution des domaines scientifiques, insérés dans un modèle binaire ; c'est quelque chose qui a eu besoin d'être « refoulé » au nom de la constitution d'un savoir destiné à tout mettre en ordre, même au « sacrifice » des aspects fondamentaux constitutifs de l'objet<sup>6</sup>.

Mais l'expression « matière étrangère » ne couvre pas seulement ce que la science choisit d'ignorer, elle recouvre aussi ce que le chercheur ne peut pas connaître, soit parce que cela se réfère à une matière complexe et difficile à pénétrer, soit parce que cela se rapporte à ce qui est de l'ordre de l'indicible<sup>7</sup>. Ainsi l'étrangeté de cette matière, qui polarise le regard des savoirs convoqués pour penser l'activité de travail, gagne une dimension qui la tire de l'enregistrement exclusif de l'« un », c'est-à-dire du savoir verbalisable qui peut être positivé, pour la relier à l'enregistrement du « non - un », soit le savoir que l'on ne sait pas, le savoir non verbalisable qui découle du fait de considérer le « je » comme n'étant pas « propriétaire » de sa propre maison.

---

<sup>5</sup> L'expression est du philosophe français D.-R. Dufour [5].

<sup>6</sup> Ce qui arrive souvent dans le domaine de la linguistique, dans les approches formalistes, qui tirent du langage ses qualités intrinsèques pour l'instituer comme objet de science.

<sup>7</sup> Dans cette dernière acception, l'expression se réfère à ce que Freud appelle « la terre étrangère intérieure » et Lacan reprend par la notion de « extériorité intime » [7, p. 174], qui peut être résumée comme lieu que le sujet habite mais qui reste hors de sa portée.

En ce sens, la matière étrangère se présente, dans notre réflexion, comme le point où les savoirs de l'ergologie, de la théorie du langage de Benveniste et de la psychanalyse s'impliquent. Par la nature de ces savoirs, le dialogue entre eux s'est établi dans une autre rationalité, non plus guidée par des concepts abstraits, formulés en dehors d'un *ici-et-maintenant*, mais par une rationalité capable de supporter l'intervention de cette matière complexe dont est faite l'activité, impossible à capturer sous forme de savoir positif totalisant<sup>8</sup>.

#### **4. Pour conclure**

La perspective ergologique pose que l'on ne peut pas penser l'exercice professionnel sans prendre en compte le travailleur qu'il implique, ses choix, ses connaissances pratiques, ses valeurs et ses drames intérieurs. En ce sens, on a besoin de la construction de dispositifs qui dégagent l'expérience de ceux qui travaillent pour pouvoir s'interroger et être interrogé par des savoirs de différentes disciplines scientifiques. Notre proposition est de trouver dans le dialogue entre la linguistique de l'énonciation de Benveniste, l'ergologie et la psychanalyse lacanienne des éléments pour établir un lieu

---

<sup>8</sup> Cette convergence guide nos travaux actuels sur l'activité de travail de professionnels des soins infirmiers. Pour cela, nous utilisons des enregistrements vidéo de dialogues réalisés dans l'activité de travail et la vie quotidienne d'un hôpital.

épistémologique à partir duquel on peut considérer le sujet dans son activité de travail, en présupposant que des aspects subjectifs y sont mobilisés.

La théorie énonciative de Benveniste définit le langage comme une faculté symbolique, inséparable de l'humain, qui se réalise dans une « langue », c'est-à-dire dans une structure linguistique définie et particulière, inséparable d'une société définie et particulière. Son dialogue avec l'ergologie semble naturel, parce que les deux savoirs convergent vers la compréhension suivante : bien que les actions humaines soient guidées par la régularité, le sujet agissant mobilise des choix particuliers en promouvant une négociation entre ce qui est établi et ce qui est de l'ordre de l'inattendu. En reconnaissant le caractère constitutif de la régularité, Benveniste et Schwartz se proposent d'aller au-delà de la portée des normes dans l'examen de leurs objets respectifs, en préconisant que le langage et l'activité de travail ne se réalisent pas sans l'intermédiation du sujet.

La linguistique de l'énonciation de Benveniste peut aider à montrer comment se matérialise linguistiquement dans le discours le jeu entre le répétable et ce qui ne peut se répéter et qui est constitutif de l'activité de travail. C'est possible parce que cette linguistique permet d'envisager le

passage du signe (sémiotique<sup>9</sup>), au mot (sémantique<sup>10</sup>), réalisé de façon syntagmatique à partir de l'acte d'énonciation.

L'incidence de la psychanalyse dans ce dialogue l'interroge dans une tradition philosophique centrée sur le concept de sujet inscrit dans le champ de la conscience et dans le registre du « je », rejetant de prendre le sujet comme « propriétaire de son habitation ». À partir de la considération de l'inconscient, le langage ne peut plus être conçu comme se référant au monde ; entre les mots et les choses, il y a une intermédiation importante : un sujet désirant et qui n'est pas « symétrisable ». L'intervention de ce regard dans le matériel généré par l'analyse pourra jeter une lumière nouvelle pour comprendre ce qui arrive quand le sujet est dans l'activité de travail.

---

<sup>9</sup> Pour Benveniste, « *le sémiotique désigne le mode de signifiante qui est propre au signe linguistique et qui le constitue comme unité* ». Il s'agit de la « *base signifiante de la langue (...), reconnu comme signifiant par l'ensemble des membres de la communauté linguistique, et il évoque pour chacun, en gros, les mêmes associations et les mêmes oppositions* » [2, p. 64].

<sup>10</sup> Selon Benveniste, la langue est le seul système dont la signifiante s'articule aussi sur la dimension sémantique, c'est-à-dire, sur un « *mode spécifique de signifiante qui est engendré par le discours. (...) L'ordre sémantique s'identifie au monde de l'énonciation et à l'univers du discours* » [2, p. 65].

Les résultats des études conduites à partir de ce dialogue interdisciplinaire devraient contribuer à mieux connaître et comprendre la nature de l'activité de professionnels, quelle que soit leur profession, ainsi qu'à donner plus de visibilité à la contribution que le linguiste peut apporter au dialogue des savoirs qui s'intéressent à la relation entre l'homme et le travail.

### ***Références bibliographiques***

- [1] BENVENISTE É., 1996, *Problèmes de linguistique générale, 1*, Paris, Éditions Gallimard
- [2] BENVENISTE É., 1974, *Problèmes de linguistique générale, 2*, Paris, Éditions Gallimard
- [3] CANGUILHEM G., 2007, *O normal e o patológico*, Trad. Maria Thereza Redig de Carvalho Barrocas, 6<sup>ème</sup> Ed, Rio de Janeiro, Forense Universitária
- [4] DESSONS G., 2006, *Émile Benveniste, l'invention du discours*, Paris, Éditions In Press
- [5] DUFOUR D-R., 2000, *Os mistérios da trindade*, Trad. Dulce Duque Estrada, Rio de Janeiro, Companhia de Freud
- [6] DURRIVE L., SCHWARTZ Y., 2008, Glossário da Ergologia, *Laboreal, 4, (1)*, pp. 23-28, <http://laboreal.up.pt/revista/artigo.php?id=48u56oTV6582234396587; 63882>
- [7] KAUFMANN P., (dir.), 1996, *Dicionário enciclopédico de psicanálise*, Rio de Janeiro, Zahar

- [8] LAPLANTINE C., 2011, Présentation dans Benveniste É., *Baudelaire*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 7-21
- [9] SCHWARTZ Y., DUC M., DURRIVE L., « A linguagem em trabalho », dans L. Durrive et Y. Schwartz, (dir.), 2010, *Trabalho e Ergologia : conversas sobre a atividade humana*, Trad. Décio Rocha, Maria Cecília de Souza-e-Silva e Maria Cristina Sampaio, pp. 131-148, Niterói, Editora da Universidade Federal Fluminense
- [10] TEIXEIRA M., 2004, « Benveniste : um talvez terceiro gesto ? », *Letras de Hoje*, Porto Alegre, vol. 39, n° 4, pp. 107-120